12

ÉLOGE

De Mr. Joseph-Hyacinthe DE-GASTON, ancien Capitaine de Cavalerie, ancien Chevalier de Malte, Proviseur au Lycée de Limoges;

PRONONCÉ

A la Séance de la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts *de Limoges, le* 18 *Janvier* 1809, *par Mr.* BALLET, *Chevalier de l'Empire, Procureur-Général-Impérial près la Cour d'Appel, et Président de la Classe de Littérature et Beaux-Arts. Lu à la Séance publique, du* 24 *Mai même année.*

MESSIEURS,

Un homme distingué dans la république des lettres, M. Hyacinthe *DE-GASTON*, a, depuis peu, terminé sa carrière. Les Muses le regrettent, ses

1



amis le pleurent: je crois exprimer les sentimens de cette Société, dont il était membre, en disant qu'elle sent vivement sa perte; je crois répondre à ses vœux, en rendant un hommage public, à la mémoire de ce poëte estimable, et justement considéré.

Je passe rapidement sur les premières années de sa jeunesse; elles furent employées, non à satisfaire ces mouvemens impétueux, qui entraînent dans le monde, pour s'y faire remarquer; mais à acquérir des connaissances utiles, à meubler sa mémoire des productions des bons auteurs, à nourrir son esprit de la lecture des bons livres, à méditer les grands modèles, dans la littérature et la poésie. De simples notes recueillies avec soin, depuis son enfance, formaient pour lui un grenier d'abondance, qui, dans l'âge mûr, devait être une source de richesses pour la littérature.

Il était encore dans l'adolescence, lorsqu'une idée noble et grande s'empara de son esprit, et décida du sort de sa vie. Il conçut le projet de traduire en vers français, l'Énéide de Virgile. L'Énéide de Virgile! Cet ouvrage immortel, dont nous n'avions alors, même en prose, que des traductions timides et décolorées! Mais pour rendre dans notre langue, les richesses et l'harmonie du poème latin, il fallait saisir l'esprit et les charmes de la langue dans laquelle il est écrit; et M. *De-Gaston*, fort

de l'inspiration qu'il éprouvait, s'abandonna à ce démon du génie, (*) qui lui faisait pressentir ses succès.

Cependant il fut appelé de bonne-heure, à l'état militaire; dès l'âge de vingt ans, il était officier dans les chasseurs de Gevodan; mais la paix dont jouissait alors la France, lui permit de cultiver les muses sans relâche; quelques poésies légères, firent deviner le rang honorable, qu'il obtiendrait un jour, parmi les poëtes français. L'auteur distingué de la législation primitive, (M. de Bonald) ayant par hasard, parcouru en 1786, un des cahiers de M. *De-Gaston*, inscrivit sur le cahier même, une note aussi flatteuse que vraie, sur la facilité de sa plume, et la fécondité de sa veine poétique.

M. *De-Gaston* était léger, aimable, semillant dans les poésies fugitives: la révolution arriva, et il fut chercher dans une région étrangère, dans le nord de l'Europe, la sûreté, que son état, ses liaisons, sa famille, compromettaient trop évidemment en France, sous le régime de la terreur.

Il suivit en Russie le comte de Romanzow, qu'une érudition profonde, un esprit juste et nourri des principes de la saine littérature, avaient fait remarquer en France; homme distingué par ses vastes connaissances sur l'administration d'un grand empire, ministre recommandable par un caractère ferme

(*) *Expressions mêmes de M. De-Gaston dans ses notes sur Virgile.*

et droit, par un dévouement sans bornes au service et à la gloire de son prince. M. *De-Gaston* trouva en lui le protecteur des talens, et l'ami de la vertu ; il reçut, par les soins de ce seigneur généreux, les encouragemens honorables de Catherine-la-Grande : la rédaction du journal littéraire de Pétesbourg, lui fut confiée ; cet ouvrage en huit volumes, fut honoré de la faveur de la famille impériale, il fit le charme, il fut le délassement de la cour ; tous les hommes instruits, apprécièrent l'élégance et la fécondité de la plume de l'auteur, il en reçut les éloges les plus flatteurs.

Paul I.er, succéda aux sentimens de bienveillance de son auguste mère, pour M. *De-Gaston*; il le fit Chevalier de Malte, et lui assigna sur sa cassette une pension de 2,400 fr. ; mais toutes ces faveurs du Souverain d'un vaste empire, cet accueil des étrangers du plus haut rang, ne l'éblouirent jamais : il tournait sans cesse ses regards, il dirigeait ses soupirs et ses pensées, vers la terre qui l'avait vu naître. L'espérance de revoir cette terre chérie, subsistait toujours au fond de son cœur ; et il se crut heureux, lorsque traduisant Virgile, dont la profonde sensibilité, s'accordait si bien avec la situation de son ame, il écrivit et s'appliqua ces jolis vers du 5.me livre de l'Énéide.

Pénates fugitifs, les rives de Cicile,
Après un long exil, vous gardent un asile.

Cependant, la tourmente révolutionnaire venait quelques fois détruire ses douces illusions; et alors, comme il nous l'apprend dans ses notes, il répetait cet autre passage de son ouvrage.

> **Nom sacré d'Illion, ne dois-je plus t'entendre?**
> **Ne dois-je plus revoir, le Xante et le Scamandre?**

Personne n'était plus attaché que lui à sa patrie. Nos dissentions civiles, les maux qui en dérivèrent, accablaient son ame, et il exprima dans son épître du Misantrope, toutes les peines que causaient à son cœur, le relâchement des liens moraux, qui avaient unis ses compatriotes. Ses conseils à un jeune homme qui entre dans le monde, sont écrits avec une plume ferme et harmonieuse; il s'y plaint de l'abandon de l'amitié, et dit avec une touchante naïveté, que *le cœur ne guérit point d'une telle blessure:* La sienne était profonde; il l'a annoncé dans tous ses ouvrages.

Cependant dans le même-tems que M. *De-Gaston* s'offensait si justement, de l'oubli de ceux qu'il avait obligé, et qu'il écrivait ce vers si énergique,

> **Les hommes que j'aimai, furent tous des ingrats:**

il éprouva un de ces traits d'attachement, qu'il faut transmettre dans toutes les notices, qui auront trait à sa mémoire, parce qu'il ne cessa de le publier pendant sa vie.

Il avait fait à St. Pétesbourg, la connaissance du fils d'un artiste dramatique, très-connu en Europe ; le fils d'Aufrêne : le plaisir de s'entretenir de notre belle France, les réunissait. Toutes-fois il croyait à ce jeune homme, sinon tous les défauts, du moins toute la légéreté de son âge ; il attribuait ses visites assidues, plutôt à l'effet des bienséances, qu'à un attachement véritable ; le jeune homme quitta la capitale de la Russie. Bientôt se déclare chez M. *De-Gaston*, une maladie cruelle et dangereuse : le jeune Aufrêne le sait, il revient en toute hâte à St. Pétesbourg, il se fixe au chevet du malade, ne le quitte pas un seul moment, rassure, console son digne ami, et lui prodigue des soins aussi touchans qu'inattendus. Les dangers sont-ils dissipés ? il repart, sans indiquer le lieu de sa retraite, et ne permet pas un seul mouvement de reconnaissance, à M. *De-Gaston*.

O bon jeune homme ! c'est de vous, dont notre poëte entendait parler, lorsque dans son élégie du Cimetière du Village, se rappelant les sentimens qu'il avait éprouvés, dans cette maladie, à laqu'elle il ne croyait pas survivre, il écrivait ces vers charmans.

L'ame de sa prison, s'échappant à demi,
Cherche à se reposer, dans le sein d'un ami.
Un œil mourant réclame une larme pieuse !

Il trouva chez vous cette larme pieuse et consolatrice, dans un pays, où, par l'éloignement de sa

patrie, il se considérait comme isolé du monde. Votre générosité se déroba d'abord à sa reconnaissance; mais il vous revit dans les derniers momens de sa vie. L'impression qu'il en éprouva, suspendit quelques tems ses cruelles souffrances, et il put du moins soulager son cœur.

M. *De-Gaston* ne s'abusait pas sur la destinée ordinaire des poëtes, lorsqu'il observait, dans son Épître au jeune homme, qui entre dans le monde, que le laurier qui fleurissait sur la tombe de Racine, lui avait été dérobé, de son vivant, par Pradon; et que ce poëte célèbre avait payé de son bonheur, l'immortalité, qui avait commencé à sa mort.

Cependant, et quoique M. *De-Gaston* ajoutat, que c'était acheter trop cher, une vaine fumée; il n'en désira pas moins un regard de cette renommée, qui dispense les palmes littéraires; et il a avoué lui-même, dans ses notes sur Virgile, que la vanité de la gloire est plus noble et plus indépendante, que celle des honneurs et des richesses. Un instant de renommée, fait oublier les pénibles veilles, et les longues fatigues; vous êtes entraîné d'ailleurs, par un penchans irrésistible, contre lequel la raison est impuissante. Gilbert a revelé le secret des poëtes, dans ce vers si connu :

Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de vivre ignoré!

M. *De-Gaston*, avait dit lui-même, dans

l'Épître dont nous avons parlé :

> Malgré les cris, des zoïles du tems,
> La gloire, d'un coup-d'œil, rassure ses enfans.

Cette noble assurance lui fit surmonter avec courage, les difficultés de détail, qu'il rencontra dans son entreprise. Toutes-fois, et prévoyant l'époque, où son Énéide serait achevée, et s'abusant sur la durée de la vie, il jetta dans sa pensée, le fondement d'autres ouvrages importans; il conçut le plan d'un poème, sur les quatre âges de la vie des femmes, et il en a publié quelques fragmens; le chant sur la vieillesse, paraissait difficile à traiter, et il lui a fourni les idées les plus heureuses.

L'auteur afflige d'abord le sexe, en lui parlant de la fleur trop passagère de la beauté; il le compare à un monarque sans couronne, qui voit fuir des ingrats, et s'étonne de ne plus trouver un ami; mais il le console ensuite, en lui disant qu'il est pour la vieillesse, des plaisirs, que jamais le tems n'entraînera dans son naufrage; ce sont les vertus, les talens cultivés dans la jeunesse, pour lesquels l'amitié garde toujours son hommage; il finit par cette belle pensée :

> Ah! vieillir dans la bienfaisance,
> C'est rajeunir pour le bonheur.

M. *De-Gaston* avait aussi la noble ambition, de cueillir un jour des lauriers, dans la poésie

dramatique : il conçut le plan de la tragédie d'*Artaxerce*. Le sujet avait été traité par Lemière et Crébillon, mais il lui donna une forme nouvelle. Cet ouvrage, fait dans des momens de délassement, était presque achevé, lorsque M. Delrieu, mit sur la scène française, une tragédie du même nom ; le succès de cette pièce, ne découragea pas M. *De-Gaston*; il retouchait son ouvrage dans les derniers tems de sa vie, et la lecture qu'il en avait donné à quelques amis, leur laissait l'espérance, que le théâtre s'enrichirait un jour, de cette conception. Revenons à l'Énéide.

Les huit premiers Livres étaient traduits, lorsque la voix du HÉROS, qui est à la tête de l'Empire, s'élevant au-dessus des tempêtes publiques, rappela, de toutes les parties du monde, les français, que le malheur des tems et le deuil de la patrie avaient dispersés.

M. *De-Gaston* sacrifia, sans balancer, et l'aisance dont il jouissait, et la décoration qu'il tenait de la munificence d'un Souverain étranger : il revit le berceau de ses pères ; mais il avait perdu cette santé florissante, qui promettait tant aux muses. Il revint, avec cette maladie de poitrine, dont les suites ont fini, par le conduire au tombeau. Alors il apprit, qu'un poëte, dont la réputation était justement établie, célèbre sur-tout, par l'élégance, l'harmonie et la fidélité de sa traduction, en vers français, des Géorgiques de Virgile, avait aussi

traduit, en vers, l'Énéide, et qu'il était sur le point de donner au public, cette nouvelle production. La rivalité de M. l'abbé Delile était décourageante; cependant, les extraits que M. *De-Gaston* avait publiés, dans les journaux, avaient été accueillis avec tant de faveur; il fut si pressé, par les conseils des gens de lettres, à qui il avait communiqué son travail, qu'il se décida à dévancer son illustre rival, en faisant imprimer les quatre premiers livres de sa traduction.

Le public fut étonné; il applaudit, il admira; mais il attendit la traduction de M. Delile. C'est lorsqu'elle eut paru, qu'il compara. Il reconnut, dans le poëme de M. Delile, cette verve harmonieuse et féconde, qui avait fait la réputation du chantre des jardins; cet art de vaincre les difficultés, en les tournant par de pompeuses périphrases; mais il trouva, dans la production de M. *De-Gaston*, une élégance toujours noble, une élévation toujours soutenue, un soin plus attentif à rechercher les ressources de notre langue, dans la précision poétique. M. Delile parut plus riche, M. *De-Gaston* plus rapproché de son original. On remarqua sur-tout, que sans rien retrancher du texte, les trois premiers livres de M. *De-Gaston*, réunis, ne contenaient que 38 vers en sus du latin si concis de Virgile. (*) La littérature jugea dès-lors que

(*) *L'ouvrage de M. Delile, contient* 2973 *vers, de plus que celui de M.* De-Gaston.

la traduction de ce dernier, devait être considérée, comme une conquête très-précieuse, de la poésie française.

Ce fut par suite de cette opinion, si honorable pour notre auteur, que le gouvernement, ami et protecteur des lettres, lent à prononcer, pour mieux recueillir et comparer les opinions des connaisseurs, mais impartial dans ses jugemens, décida que l'ouvrage de M. *De-Gaston*, étant à la fois poétique, fidèle et classique, serait adopté pour l'usage des Lycées.

Ce triomphe, M. *De-Gaston* n'employa pour l'obtenir, aucune de ces flatteries si familières aux gens de lettres. Il ne mit pas son ouvrage sous l'égide d'un grand nom; il le dédia à la simple et touchante amitié; à Auguste et Joseph, ses frères. Son ame tendre se développa toute entière, dans l'épître qui est en tête de son livre. *Votre amitié*, leur dit-il, *m'a suivi dans les sentiers difficiles de la vie, elle ne s'est pas un instant égarée..... Mon esprit vous appartient comme mon cœur..... Ah! sans doute, le premier qui fut immortel, fut celui qui vécut le plus long-tems, dans le cœur de ses amis.*

Cet hommage vif et tendre, fit juger de l'excellent cœur de M. *De-Gaston*; on retrouve ce caractère aimant, dans toutes les descriptions où Virgile a mis de la sensibilité; c'est dans ces

passages, que la plume de M. *De-Gaston* est surtout facile et pompeuse : et l'on peut dire, que son ouvrage, a fait aimer l'homme, en faisant admirer le poëte.

En même-tems, que le gouvernement indiqua l'Énéide de M. *De-Gaston*, comme un modèle, à placer dans les mains des élèves, de l'instruction publique; il pensa qu'il honorerait la littérature et l'enseignement, en mettant cet auteur à la tête d'un des principaux établissemens de l'éducation; il le nomma Proviseur du Lycée de Limoges : c'est là, que M. *De-Gaston* revit les 5.e, 6.e, 7.e et 8.e livres de l'Énéide. Cette seconde partie de son ouvrage, fut accueillie du public, avec la même faveur que la première; on y retrouva le même talent.

Les quatre derniers livres de l'Énéide de M. *De-Gaston*, parurent aussi, et ils furent jugés plus parfaits encore; il jouissait de tout l'honneur du plus éclatant succès, lorsque son triomphe, qu'avaient acheté douze années d'un travail assidu, fut troublé par un critique sévère. Une feuille périodique très-renommée, (*) en jugeant l'ouvrage de M. Delile, comme contenant une paraphrase soutenue de Virgile, blâma celui de M. *De-Gaston*, comme ne rendant pas la pensée de l'auteur latin : le reproche était aussi vif qu'amer.

(*) *Le Moniteur.*

M. *De-Gaston* n'y répondit pas : mais une autre feuille, non moins estimée, (*) le vengea de ce reproche, et lui rendit la plus éclatante justice : le public, qui est le juge le plus sain, le moins prévenu, prononça entre le censeur et l'appologiste, en recherchant avec plus de soin encore, la traduction de M. *De-Gaston.* L'édition fut épuisée presqu'en même-tems, que parut le troisième volume.

Ce succès fit un devoir à M. *De-Gaston*, de donner une deuxième édition ; et pour mettre tous les hommes instruits, à portée de juger, si sa traduction était fidèle, il plaça les vers latins, en regard des vers français. Il n'eut pas le tems de revoir cet important ouvrage ; mais il enrichit cette seconde édition, de notes d'une très-grande importance. La marche du poëme y est indiquée ; la critique, que des auteurs célèbres se sont permise, sur quelques parties de l'Énéide de Virgile, y est appréciée : les descriptions géographiques y sont expliquées : les invraisemblances reprochées à Virgile, y sont justifiées, par les traditions, les usages, ou la croyance de son tems.

C'est dans ces notes, que M. *De-Gaston* établit la différence, qui se trouve entre le poëte, qui n'a à suivre que le mouvement de son génie, et qui, composant d'original, peut remplacer une idée par une autre ; et le poëte qui, traduisant des pensées

(*) *Le Journal de Paris.*

étrangères, marche les fers aux pieds, entre le double danger de la faiblesse et de l'infidélité.

C'est dans ces notes, que M. *De-Gaston* indiqua les passages de Virgile, qui feront le désespoir éternel des traducteurs, parce qu'il est impossible de les rendre avec l'harmonie poétique, sans s'écarter du texte latin ; c'est là qu'il répond à tous les critiques, en observant avec raison, que ce n'est pas, par quelques détails indifférens, qu'il faut juger une traduction de ce genre ; qu'il est très-souvent imposible, de rendre littéralement un vers latin, par le vers français qui lui correspond ; mais qu'il suffit de conserver aux endroits difficiles, les couleurs ou la forme antique ; et qu'on peut même sans crime, changer les circonstances qui ne sont pas assez nobles, pour la délicatesse de notre langue.

Au surplus on peut dire que M. *De-Gaston* n'a pas été surpassé dans la traduction de l'harmonie, des expressions figurées ; et sur-tout dans les coupes de Virgile.

M. *De-Gaston* ne devait pas oublier dans ses notes, que son ouvrage était destiné aux jeunes élèves des Lycées, et il a eu le soin de leur faire sentir les beautés principales de Virgile ; il leur dit sur-tout, comme le marquait Racine à son fils ; que pour bien écrire en français, il faut étudier le latin.

Le succès de cette seconde édition, porta M. *De-Gaston*, à laisser à l'écart, le soin des autres

ouvrages qu'il avait médité, pour s'occuper d'une troisième édition; mais celle-ci, il résolut de la rendre plus digne encore de la réputation qu'il s'était acquise. Mettant à profit les observations des critiques impartiaux, jugeant encore mieux lui-même ses imperfections, il ne prenait plus de repos. Ses longues souffrances, ne le détournaient point, de cette occupation chérie; moins il s'abusait sur le terme d'une vie pénible, qu'il voyait s'éteindre par degrés, et plus il redoublait de zèle pour achever son entreprise. Semblable aux fleurs, qui exhalent le soir, des parfums plus doux encore, que dans l'ardeur du jour; sa veine poétique se ranimait au déclin de son existence, et lui fournissait des vers infiniment plus heureux, que ceux qu'il composa dans la jeunesse et la santé. Sa famille, nous fera jouir un jour, de ces riches et dernières conceptions.

Nous devons parler de M. *De-Gaston*, comme directeur de l'administration du Lycée; ami de la jeunesse par inclination, il encourageait les dispositions heureuses, moins par les récompenses, que par le contentement de soi-même, qu'il savait inspirer aux élèves; c'était un prix pour eux, que l'approbation d'un juge aussi distingué. Protecteur des talens naissans, il profitait du degré d'estime, dont l'honorait le gouvernement, pour faire obtenir dans l'établissement dont il était le chef, des pensions entières à ceux dont les succès jus-

tifiaient l'application. Après le terme de leurs études au Lycée, il les protégeait encore, dans la nouvelle carrière qu'ils s'étaient choisis ; il était le bienfaiteur, l'ami de cette jeunesse intéressante.

Plein de considération pour les professeurs, il les dédomageait, par des égards recherchés, par l'épanchement d'une douce confiance, de ce travail ingrat et monotone, et en même-tems si précieux, attaché à leurs fonctions. Il élevait leurs pensées, il encourageait leur zèle, il leur montrait leur récompense, dans les succès de leurs élèves. Lorsque vous verrez dans vos disciples, leur disait-il un jour, en public, un orateur, un poëte, un général, vous pourrez vous écrier, comme Ulisse, devant la Grèce assemblée : *Je réclame les armes du fils de Thétis, puisque c'est à moi que vous devez Achille.*

Il pouvait user, envers les professeurs et les élèves, du droit qu'il avait de rendre exclusive sa traduction pour l'enseignement; mais toujours juste envers son illustre rival, il leur laissait le choix, entre les deux Énéides françaises; et dans les exercices publics, il prenait autant de plaisir à entendre réciter les vers de M. l'abbé Delile, que les siens propres.

Le public se rappelera toujours, le simple et touchant discours, qu'il prononça à la solemnelle distribution des prix de l'année 1806. Il annonça,

dans son début, qu'il s'éloignerait de cette routine, qui conduit à parler de l'antiquité; qu'il s'abstiendrait de rajeunir tous les lieux communs, qui ont grossi tant de déclamations, depuis Quintilien, jusqu'à la Harpe; mais que son objet était de s'entretenir de sa famille. C'est ainsi qu'il appelait cette jeunesse nombreuse, dont il était environné; et il entra dans tous les détails de l'intérieur du Lycée, de tous les rapports qui subsistaient entre les élèves et lui. Les parens qui l'écoutaient furent satisfaits; ils préférèrent à un discours académique, des renseignemens utiles sur leurs enfans.

Ils furent attendris sur-tout, lorsque ce célèbre Proviseur, parlant des peines inséparables de son administration, et de ses longues et cruelles souffrances, se tourna vers les élèves, et leur dit avec attendrissement: *Je regarde mes chers enfans, et j'ai tout oublié.* Cette intéressante famille lui répondit, par les plus touchantes acclamations, et des larmes coulèrent de tous les yeux.

M. *De-Gaston* choisit cette grande circonstance, pour exprimer la peine qu'il avait éprouvée, en se séparant d'une personne recommandable et chère au Lycée, que le Gouvernement lui avait adjoint, comme Censeur. La calomnie avait répandu que ces deux hommes, si bien faits pour s'entendre, s'étaient divisés, et que cette division avait occasionné la retraite de M. Mas. M. *De-Gaston* vengea l'amitié calomniée: *Tout le monde était*

dans la peine, disait-il, *et moi qui perdais un ami, j'étais obligé de consoler une famille affligée.*

La calomnie avait douloureusement affecté M. *De-Gaston*; il disposait ses élèves à en supporter un jour le poids fatiguant, lorsqu'il leur disait dans le même discours: « Quelque mérite que vous » possédiez, n'attendez pas des hommes une admi- » ration pénible; ils prononcent l'ostracisme contre » Aristide, parce que le nom de *Juste* les impor- » tune. Depuis long-tems, on a représenté la société » comme une troupe, où chacun est armé de son » amour propre, comme d'un poignard, prêt à » frapper son voisin.... Cachez votre esprit, pour » vous faire pardonner d'en avoir. »

Juste et reconnaissant, M. *De-Gaston* n'oublia pas en ce moment, tout ce que devait le Lycée, au zèle et aux soins de l'Administrateur éclairé, qui est à la tête de ce Département. D'autres liens, ceux de l'amitié, unissaient ces deux hommes recommandables; M. *De-Gaston* se para de cette honorable chaîne, et les nœuds en furent cimentés, par des applaudissemens universels, et plusieurs fois répétés.

L'ame aimante et généreuse de M. *De-Gaston* se montra toute entière dans ce discours. Un littérateur aveugle, présent à la séance, (M. l'abbé Tarnaud) s'apperçut de la sensibilité de l'auditoire et de celle de M. *De-Gaston*; il improvisa des

vers charmans ; voici les plus expressifs :

Virgile tout entier, a passé dans ton ame,
Dans ce tableau touchant, il était de moitié ;
Sans-doute il te prêtait ses charmes :
Il peignit comme toi la sensible amitié !
Mais *l'honora-t-il pas des larmes* ?

M. *De-Gaston* profita encore de l'avantage du moment, pour rassurer les pères de famille, sur les principes religieux enseignés au Lycée. Ils ne pouvaient douter de ces principes, ceux qui savaient, avec quel chaleur, cet illustre Proviseur avait confondu l'athéisme, dans son Ode sur le rétablissement du culte.

Le néant..... L'athée infidèle,
A son dernier soupir l'appelle.
Mais l'éternité lui répond.

M. *De-Gaston* savait bien, que la morale ne devait pas être livrée, avec imprudence, à une jeunesse plus disposée à écouter les passions, que la raison ; il savait que la littérature sans la religion, se trouve dégagée de tous les moyens qui donnent la stabilité aux pensées, et qui ébranlent l'imagination ; il savait qu'on ne pouvait se promettre, de former le coeur d'un jeune citoyen, avec des opinions, qui laissent l'homme sans espérance et sans avenir.

« J'ai présenté aux élèves, disait-il, la religion » comme un flambeau divin, sans lequel les scien-

» ces humaines ne sont que ténèbres ; sans lequel » la fortune est un écueil, la pauvreté reste sans » consolation, et la morale sans garantie. »

Les soins du Lycée avaient entièrement détourné M. *De-Gaston* de sa traduction : sa gloire et les muses, lui imposaient le devoir de la terminer, il fallait se hâter. Déjà se développait l'ombre fatale, qui bientôt, devait couvrir à ses yeux, la nature entière ; ses souffrances lui en indiquaient l'approche. Il obtint du gouvernement, protecteur des lettres, de consacrer à Paris, le tems qui lui était nécessaire, pour perfectionner son ouvrage, en conservant le titre et les émolumens de Proviseur. C'est là, qu'il le termina, et qu'il reçut les témoignages les plus honorables de l'estime des Ministres, du grand-maître de l'Université et de tous les savans : c'est là, que le généreux et sensible comte de Romanzow, conduit à Paris, par une de ces missions qui attestent avec tant d'éclat, la confiance du Souverain, vint lui donner de nouveaux gages de son amitié, en l'assurant de l'intérêt que prenait l'Empereur Alexandre au succès d'une entreprise commencée dans ses états ; c'est là aussi, que la maladie de poitrine, dont M. *De-Gaston* était atteint, se manifesta avec des caractères, qui ne laissèrent plus d'espérances à sa famille.

Si les larmes de l'amitié, les regrets des grands, la considération des hommes, pouvaient adoucir le passage à une nouvelle vie, M. *De-Gaston*

aurait trouvé ces ressources humaines, dans le cercle nombreux qui se pressait chez lui, dans les derniers jours de son existence: un souvenir de collége fut ce qui le flatta le plus. M. Billecocq, son ancien condisciple, composa une pièce de vers latins, en l'honneur de tous les savans qui avaient faits leurs études au collége du Plessis. M. ***De-Gaston*** eut sa part des éloges: l'auteur y exprima avec tant de délicatesse, que la muse de Virgile était devenue française, sous la plume de son traducteur; que celui-ci, sensible encore à la louange, lorsqu'elle avait l'amitié pour organe, éprouva, en lisant ce petit ouvrage, un soulagement à ses douleurs. (1)

De ses deux frères, *Auguste* et *Joseph*, ce dernier n'était plus. *Auguste, dont l'amitié était venue sourire à son berceau*, (2) vola vers lui lorsque le danger fut apperçu; il vint justifier la pensée touchante de notre poëte, au dixième livre de l'Énéide.

> Et l'arbre fraternel, agitant son feuillage
> Mollement sur sa tête, inclina son ombrage.

Jamais en effet, il n'y eut de soins plus multipliés,

---

(1) *His accedit, ovans et cinctus tempora lauro,*
GASTONIUS, *per quem facundi musa maronis*
Gallica facta, ipsi poterat placuisse maroni.

(2) Paroles de la dédicasse de l'Énéide.

d'attentions plus soutenues, d'inquiétudes mieux senties, de douleur plus sincère, que celle de ce frère chéri ; il reçut le dernier soupir de son ami, le 14 décembre 1808.

M. *De-Gaston* a quitté la vie, avec les sentimens d'une ame pieuse, avec le courage de l'homme juste. Personne n'était plus aimant, plus loyal et plus franc. Sa société était douce : ses dernières dispositions contiennent un legs considérable en faveur de l'hospice de Rhodès ; elles confirment les principes charitables dans lesquels il a vécu.

C'est à la fleur de l'âge, à 40 ans, qu'il a accompli ses destins ; les ouvrages qu'il a publiés, la facilité et l'harmonie de ses vers, annoncent qu'il était né poëte. Il a honoré son siècle ; il l'eut enrichi, s'il eut parcouru le cercle ordinaire de la vie des hommes. Il a reverdi le laurier planté sur la tombe de Virgile, et leurs noms sont en quelque sorte devenus inséparables.

A LIMOGES,
Chez J.-B. et H. Dalesme, Imprimeurs de la Préfecture et du Lycée.